

Une maison pour se reconstruire

À Berlin, une association interculturelle accueille des femmes d'origine étrangère victimes de violences et les aide à prendre un nouveau départ. Reportage.

Elle ne veut pas dire comment elle s'appelle. Pas même son prénom. Elle a trop peur qu'on retrouve sa trace. Elle a les traits gracieux, le visage encadré de longs cheveux noirs. Au printemps dernier, quelques semaines avant de passer son bac, elle s'est enfuie de chez ses parents. Sans bagages, pour ne pas éveiller les soupçons: *"J'ai dit à mes parents que j'allais rendre visite à une amie. Je n'ai rien pris à part mon passeport et quelques documents."*

Tout allait bien jusqu'au jour où ses parents lui ont annoncé qu'ils voulaient la marier avec un de ses cousins. Le plus vite possible, afin de pouvoir lancer sans attendre les démarches pour qu'il puisse venir vivre en Allemagne. Elle n'avait de lui qu'un vague souvenir d'enfance, de vacances passées dans le pays natal de ses parents. Elle ne veut pas qu'on écrive comment s'appelle ce pays, elle a trop peur qu'on la reconnaisse.

Elle a d'abord refusé de se marier, puis elle a fini par céder sous la pression familiale. Et quand elle a réalisé qu'elle ne se voyait décidément pas épouser un inconnu, il était déjà trop tard. Impossible d'annuler les fiançailles, ce serait un déshonneur

pour la famille. Autour d'elle, personne ne semble s'émouvoir de ce mariage forcé. Même ses copines, au lycée technique de la petite ville où elle a grandi, lui disent qu'il vaut mieux respecter la volonté parentale. C'est une vieille amie de la famille qui lui donne le courage de ne pas se laisser faire et qui la met en contact avec une association caritative.

LA PEUR EST TOUJOURS LÀ

Les premiers mois, la jeune femme a séjourné dans différentes maisons pour femmes victimes de violences à travers l'Allemagne. Elle a déménagé souvent, son frère ayant réussi une fois à la retrouver. Maintenant qu'elle est à Berlin, elle se sent enfin en lieu sûr. Mais la peur est toujours là. *"L'autre jour, il y avait quelqu'un qui se tenait devant la maison. Nous ne savions pas qui c'était, alors on a commencé à se faire des idées. Chacune s'imaginait que c'était peut-être quelqu'un qui avait été envoyé ici pour venir la chercher. Il y a beaucoup de petites choses qui nous font peur"*, confie-t-elle. Et le danger est réel.

C'est pour cette raison que l'association Interkulturelle Initiative garde secrète l'adresse de sa maison pour femmes victimes de violences. Cette petite structure a été créée il y a douze ans par trois travailleuses sociales lassées de voir les femmes migrantes aux prises avec des institutions qui ignorent leurs besoins spécifiques. Quand elles quittent un mari violent ou une famille qui veut les marier de force, ces femmes sont souvent confrontées à des problèmes juridiques et administratifs qui rendent leur démarche encore plus compliquée. La nationalité allemande ne peut par exemple être accordée à la conjointe ou au conjoint que si elle ou il est marié-e depuis au moins deux ans.¹ Beaucoup de femmes se retrouvent donc menacées d'expulsion si elles quittent leur époux avant ce délai.

"Ces femmes ont besoin de quelque chose de stable, de durable. Elles n'ont pas envie de devoir raconter encore et toujours leur histoire aux diverses institutions."

En quelques mots

- Lassées de voir des femmes migrantes victimes de violences aux prises avec des institutions qui ignorent leurs besoins spécifiques, trois travailleuses sociales ont créé, à Berlin, une maison d'accueil interculturelle.
- Grâce à cette initiative, les femmes peuvent prendre le temps de se reconstruire et de poser les bases d'une vie nouvelle.



Photo: Annabelle Georgen

Beaucoup de femmes qui trouvent refuge ici ont subi des violences conjugales pendant des années avant d'oser partir.

LE TEMPS DE SE RECONSTRUIRE

“La plupart des femmes qui arrivent chez nous ont subi des violences conjugales. Beaucoup d’entre elles, parce qu’elles sont nouvelles ici et ne savent donc pas où chercher de l’aide, ont subi ces violences pendant plusieurs années, explique Rada Grubic, une des trois fondatrices. Bien souvent, elles n’osent pas partir, ou ne savent pas qu’elles peuvent le faire, parce que leurs maris leur racontent des histoires : ‘Si tu me quittes, tu vas être expulsée, je ne te donnerai pas tes enfants’, ou bien ‘Tu ne trouveras pas de travail’, ou encore ‘Tu ne trouveras pas de logement’. C’est pourquoi cela dure souvent longtemps avant qu’elles finissent par dire : ‘Je n’en peux plus.’”

L’Interkulturelle Initiative propose donc, en plus d’un accompagnement juridique spécifique, vingt-cinq places d’hébergement d’urgence ainsi qu’une dizaine d’appartements où vivent actuellement une trentaine de femmes et d’enfants. Les occupantes de cette vieille bâtisse en briques rouges plantée dans un des beaux quartiers de Berlin peuvent y rester trois ans, le temps de se faire oublier et de se reconstruire psychologiquement, d’apprendre l’allemand quand cela s’avère

nécessaire, de trouver un job ou de débiter une formation, et de dénicher un logement. *“Elles habitent ici jusqu’à ce qu’elles soient en mesure de vivre de façon autonome, explique Rada Grubic. Ces femmes ont besoin de quelque chose de stable, de durable. Elles n’ont pas envie de devoir raconter encore et toujours leur histoire aux diverses institutions.”*

SEULES DEUX FEMMES SONT RETOURNÉES DANS UNE RELATION VIOLENTE

Depuis sa création en 2001, l’association a accueilli plus de 800 femmes de 42 nationalités. Seules deux d’entre elles sont retournées dans une relation violente. Un succès. Ici, on parle russe, serbo-croate, arabe, perse, turc, polonais, italien... En témoignent les nombreux dictionnaires qui garnissent les étagères du petit bureau de Rada Grubic. Les travailleuses sociales et les éducatrices de la maison d’accueil sont d’ailleurs elles-mêmes presque toutes d’origine étrangère : *“Pas seulement parce qu’elles parlent des langues étrangères, mais aussi parce que c’était un choix politique de notre part, affirme Rada Grubic, qui sait de quoi elle parle. Les migrantes sont défavorisées sur le marché du*





Photo: Amabelle Georgan

Les femmes peuvent rester jusqu'à trois ans dans la maison d'accueil, le temps de prendre un nouveau départ.

“Les habitantes surmontent très vite ces conflits, parce que leurs points communs – être femme, étrangère dans la société et victime de violences – les réunissent vraiment.”

travail. Moi-même, je viens d'ex-Yougoslavie et je suis juriste, j'ai fait mes études à Belgrade et j'ai travaillé là-bas pendant cinq ans. Quand je suis arrivée en Allemagne, cela a presque duré dix ans avant que je puisse trouver un job normal. J'étais femme de ménage. Pendant des années.”

Une des deux autres fondatrices de l'association, Louise Baghramian, venait elle aussi d'ailleurs. Avec son frère, elle avait quitté l'Iran dans les années 80, peu après la révolution islamique. Son décès des suites d'une longue maladie au printemps dernier a laissé un grand vide dans cette petite équipe très soudée.

Mais il faut bien continuer, ne pas laisser sur le carreau ces femmes qui arrivent ici les yeux perdus, blessées jusqu'aux tréfonds de l'âme. Comme l'explique avec passion Rada Grubic : *“Ce destin commun dépasse toutes les différences. Naturellement, il y a des conflits entre les habitantes. Certaines ont par exemple des représentations différentes de la propriété à cause de leur religion, ou bien des styles de vie différents. Il y a souvent des conflits à cause des odeurs qui émanent des cuisines, à cause des prières, des vêtements. Mais on observe pourtant que les habitantes surmontent très vite ces conflits, parce que leurs points communs – être femme, étrangère dans la société et victime de violences – les réunissent vraiment.”*

Et puis, ces femmes ne baissent pas les bras. Comme le confie la jeune femme qui a eu le courage de se rebeller face à ses parents en prenant la fuite : *“Il y a des jours où je me dis que je veux rentrer chez moi. Mais je pense alors : ‘Tu t'es déjà tant battue, tu dois continuer!’”* ■

1 En Belgique, ce délai est de trois ans.